

la galerie

PROGRAMMATION

LES RITUELS
PARCOURS DE CHASSE

André Barette
du 13 janvier au 13 février

vernissage: 13 janvier à 17h

KAYAK WORKS

Donald Lawrence
du 17 février au 26 mars

Vernissage: 17 février à 17h

LES INTERSTICES

Suzanne Grégoire
Lynn St-Germain
du 30 mars au 30 avril

vernissage : 30 mars à 17h

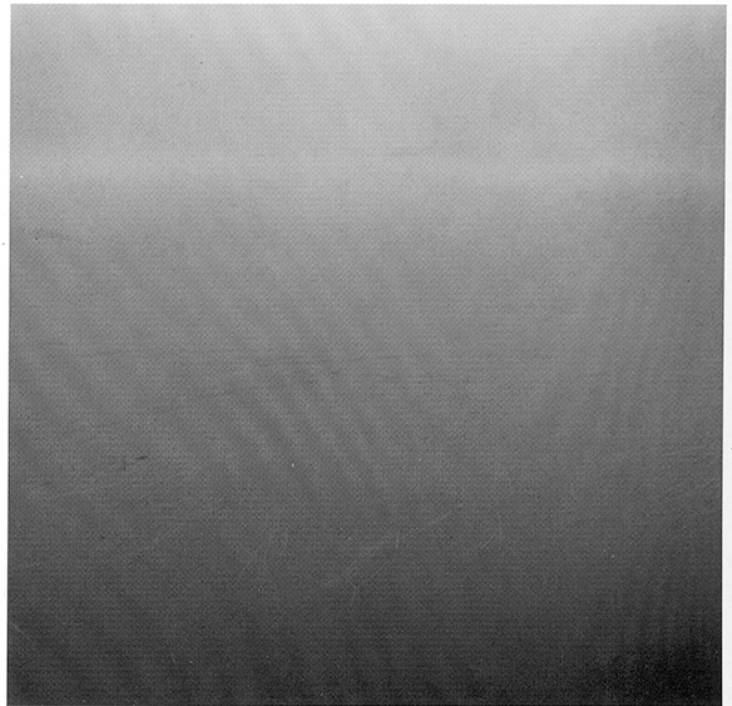
RODRIGUE BÉLANGER
ET MILUTIN GUBASH
du 4 mai au 18 juin

vernissage : 4 mai à 17h

HORS LES MURS
IDENTITÉS FLOTTANTES

Attitude d'artistes
Louis Couturier
Jacky Lafargue
du 21 mars au 25 avril

vernissage : 21 mars à 17h



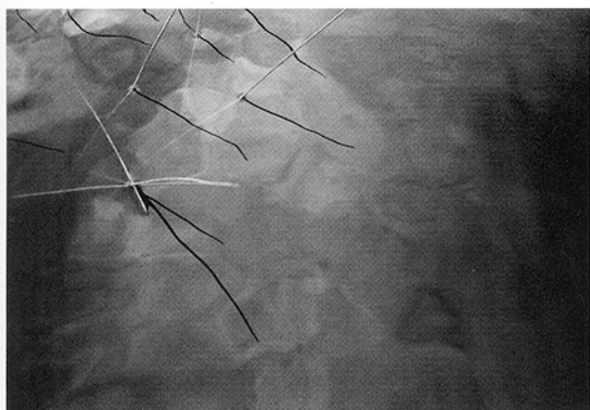
ANDRÉ BARETTE
Les rituels parcours de
chasse
L'Appel (détail)
épreuve argentique
1996

Les rituels parcours de chasse

Les Rituels d'André Barrette nous proposent un bien étrange récit de chasse. Résolument dépouillées, ces images ne comportent aucun des poncifs habituels du genre : ni ripailles plantureuses, ni exploits fabuleux, ni trophées sanguinolents. Promenade lyrique composée d'herbages ondoyant sur l'eau ou de vues somnolentes dans la brume matinale, ces fragments de paysage ne semblent rien donner à voir, si ce n'est la poésie silencieuse d'une nature chargée de mystère. Tout se passe comme si ce récit ne portait pas tant sur le fantasme ultime du chasseur — la capture de la proie — que sur sa recherche patiente. Aucun événement ne vient troubler le calme désarmant de la forêt, et la «bête» elle-même n'y apparaît que comme une ombre fugitive, doublée d'une description dérisoire dont le caractère scientifique reste suspect.

Mais quel est donc le sujet de ce safari photographique apparemment avorté ? Le statut de ces images est incertain. Reportage ou paysage ? André Barrette fait coup double : il utilise des conventions propres aux deux genres pour mieux les déjouer. Le photographe ne respecte aucunement la neutralité et l'objectivité prescrites par la rigueur documentaire. Même si ces images sont vraisemblables, elles ne prétendent nullement à la vérité. Ce reportage fabriqué exploite l'illusion documentaire afin de nous faire croire à la présence d'une «bête» dont l'apparition est continuellement reportée.

C'est ainsi que ces fragments de paysage deviennent autant de faux indices évoquant un animal insaisissable. Pris au piège, le spectateur poursuit inmanquablement la quête infructueuse du photographe. À l'affût d'un vague pressentiment, il guette tout mouvement imprévu, à la recherche de pistes, de traces de grattage ou de broutage. Les oreilles tendues, il



croit entendre des craquements de branches mortes ou des clapotements dans l'eau. Un feuillage rompu ou une herbe couchée suffit pour déclencher le souvenir d'une odeur de musc enfouie au plus profond de la mémoire. Un frémissement à peine perceptible devient le signe inéluctable d'une rencontre prochaine. Mais notre animal est timide et soupçonneux. Le spectateur, dans son approche patiente et silencieuse, doit user de mille précautions. Et dans ce jeu de chassé-croisé dont le photographe est le maître, les ruses de l'animal donnent constamment le change à l'apprenti chasseur.

Depuis le « photo-revolver » d'Enjalbert et le fusil photographique de Marey, chasseurs et photographes partagent les mêmes gestes et les mêmes métaphores. Mise en joue, visée ou capture : André Barrette exploite habilement ces correspondances. Indices d'indices, ses photographies sont autant d'énigmes dont les protagonistes sont interchangeable. On l'a vu, le spectateur en vient à s'identifier au chasseur. Mais si le spectateur se fait chasseur, qui donc est sa proie ?



Les rituels des chasseurs — ils l'admettent eux-mêmes — dérivent de pratiques magiques. Anticipation symbolique de la capture destinée à incliner la volonté de l'animal, le rituel cynégétique est fait d'une accumulation de recettes bizarres : initiation comportant des épreuves difficiles, transgression des règles et des tabous, changement de personnalité, délire incantatoire, utilisation d'ingrédients innommables, obsession du secret, etc. Dans le rite ultime, le sacrifice, la victime immolée est partagée entre les membres du groupe. Selon certains anthropologues, le rite a été inventé afin de pallier les déficiences de l'instinct chez l'homme. Par différentes techniques de simulation et de travestissement, le chasseur modifie son apparence, imite les comportements de sa proie et s'identifie à ses désirs. Ainsi, lors de la saison du rut, le chasseur, pour attirer le mâle, imitera les appels de la femelle en chaleur. Mais cette participation aux mystères de la vie animale a un prix : l'abandon de la condition humaine ordinaire.



Dans les *Métamorphoses*, Ovide raconte comment le jeune prince Actéon, un chasseur accompli, surprit par inadvertance Diane, déesse de la forêt et des animaux sauvages, nue au bain. Courroucée par cet affront à sa pudeur, la chaste déesse « fait naître sur la tête ruisselante du malheureux les cornes du cerf vivace, elle allonge son cou, termine en pointe le bout de ses oreilles, change ses mains en pieds, ses bras en longues jambes et couvre son corps d'une peau tachetée. Elle y ajoute une âme craintive; le héros prend la fuite et, tout en courant, s'étonne de sa rapidité. Lorsqu'il aperçut dans l'eau sa figure et ses cornes, aucune parole ne sortit de sa bouche. Il gémit; ce fut tout son langage; ses larmes coulèrent sur une face qui n'était plus la sienne; seule sa raison lui restait encore. Mais ses chiens l'ont aperçu; la meute, avide de la curée, à travers les rochers, les escarpements, les blocs inaccessibles, sur des terrains difficiles ou sans routes, poursuit le jeune homme. Ses compagnons, sans le reconnaître, excitent par leurs encouragements les chiens déchaînés. Ils se dressent de tous côtés autour de lui et, le museau plongé dans le corps de leur maître, ils le mettent en lambeaux. »

Dans la légende grecque, le chasseur est devenu gibier pour avoir vu la vérité sans voile. Ici, c'est pour se jouer de la prétendue vérité des images photographiques que notre nemrod en vient à simuler sa proie. Le spectateur confondu rentrera-t-il bredouille? L'homme et la bête ne font plus qu'un, et le chasseur chassé court toujours dans la forêt.

ANDRÉ BARETTE
Les rituels parcours de chasse
 L'attente (tryptique)
 épreuves argentiques
 105 cm X 150 cm chacune
 1997

André Gilbert

L'OBJET DE LA TRAQUE

ANDRÉ BARRETTE,
LES RITUELS.
PARCOURS DE CHASSE

Centre Vu, du 2 au 25 avril 1999

André Barrette est chasseur, paraît-il. Chaque année, armé de son arc et de ses flèches, il part à la quête de l'original. Il revient plus souvent qu'autrement bredouille, dit-on, mais non sans avoir réussi à capter ses approches infructueuses de cet animal insaisissable en des images qu'il nous présente ici. L'ensemble de l'exposition se module donc sur cette approche graduelle. Les quinze photos sont regroupées selon quatre sous-titres : *L'attente*, *L'appel*, *L'indice* et *La présence*. Il est d'abord amusant de constater que cette approche du chasseur peut ainsi coïncider avec celle du photographe. Après tout, ne visent-ils pas tous les deux l'animal enfin trouvé? Sauf qu'ici, le photographe semble assez peu intéressé par sa proie. Il est tout entier à l'affût des traces et indices. Les images de l'attente représentent essentiellement des éléments aquatiques: nénuphars et herbages tombés sur la conque imperturbable de la surface de l'eau. Cette eau, qu'on imagine froide parce que saisie au petit matin, est un dôme sous lequel s'agit on ne sait trop quoi. Elle est une cache. En elle s'imprime le passage des nuages. Telle quelle, on se dit qu'elle est, à sa façon, une sorte de photographie naturelle sur laquelle s'effiloche les illusions du monde.

Puis il y a l'appel. Cette fois, c'est une eau montée du sol. À moins que ce ne soit les nuages descendus sur terre qui couvrent de brume le décor brouillé du matin. Le paysage est trouble. Mais nous y sommes comme dans un second élément naturel: l'air. On imagine une

résonance de l'écho que ne parvient pas à étouffer ce brouillard. L'appel est aérien. Le regard s'est levé du sol pour étudier des environs qu'il ne parvient à voir que difficilement. Les vapeurs se lèvent sur un horizon où la bête se profilera bientôt.

Mais nous n'en sommes pas encore là. Il faut d'abord relever les indices. Feuillage rompu, herbes couchées, branches repoussées; les signes d'une présence passée sont là, apparents pour qui sait voir. Pour moi, qui n'est pas chasseur, même d'images, rien n'est évident. Autant d'énigmes se présentent ici. Cette quête n'est pas la mienne même si elle vaut pour tous. Car, en effet, nous avons ici une magnifique métaphore de la photographie. Indice, signe, empreinte; n'est-ce pas là le vocabulaire même de la critique photographique des dernières années. Et, puisque rien ne semble d'abord à nos yeux se manifester, ne serions-nous pas en face de représentation des stratégies d'approche du photographe? Ici, sa traque du réel apparaît pour ce qu'elle est, sans cette bête que l'on attend et qui ne viendra sans doute pas. La surface miroitante de l'eau glauque, la levée du voile laiteux sur le matin froid, le cumul des indices – ténus, si ténus – sont tous des éléments qui pourraient être traduits en termes photographiques. Il y a aussi une autre indication qui tend à confirmer cette impression. Le titre, *Les Rituels*, nous donne en effet un aperçu de toutes ces stratégies d'approche; elles font partie d'un rite. Grâce à leur enchaînement, on participe à un rituel, c'est-à-dire à un ensemble de gestes attendus, sans cesse répétés pour le sens qu'ils nous permettent de nous donner. Le rituel reconforte; il assure la pérennité de la communauté par ces croyances, unanimes et collectives, qui nous habitent. Le rituel, passé ce sens profond qui en réfère à son destinataire divin, permet de consolider et de donner un sens à la collectivité. Il vaut moins,

malgré ce qu'on croit, pour son sens propre que pour son effet.

À ce rituel privé que semble être la chasse à l'original pour André Barrette, il s'en substitue un autre, par contamination en quelque sorte. Cet autre rituel est de l'ordre de ces gestes de mise en joue, de visée et de prise, gestes typiquement photographiques. Dans cette

ressemblance jouée entre chasse et photographie, se manifeste une dimension de la photographie qui apparaît un peu inédite à ce jour. Le chasseur attend la bête dont il cherche partout le présage. Alors qu'en général la photographie apparaît tournée vers un passé qu'elle commémore et dont elle assure la valeur, *Les Rituels* aborde le médium par le biais de la posture du photographe, artiste à l'affût d'un réel qui tarde à passer tel que souhaité. Dans cette attente, le réel, le gibier, apparaît comme un pressentiment encore vague mais sensible qu'il faut savoir suspecter tout autour. La quête cherche alors à vérifier la teneur de ce présage, à faire en sorte que l'événement attendu soit à la mesure de l'attente et de ce qui est imaginé dans cette attente. Mais voilà; on ne le saura certes pas ici. Contrairement à ce que j'ai laissé croire, la bête apparaît dans la dernière image. Au haut et au bas de celle-ci, un texte, écrit à la main, offre une description de cet animal, tirée d'un ouvrage de A.W.F. Banfield, *Les Mammifères du Canada*, (Université Laval, 1977). De « glandes tarsales » en « métatarsales » en passant par le « larmier » et le « vomer », la bête reste tout aussi mystérieuse. La photo n'offre pas plus de certitudes. Seule une ombre la montre; une ombre qui, aussi allongée soit-elle, n'en permet pas moins de distinguer le photographe même. La quête a abouti; la traque est terminée. On l'avait déjà suspecté; c'est le fait même de traquer qui en était l'objet.

Sylvain Campeau

*Des branches hautes et grêles, la tête allongée
plutôt baissée, le museau pendante oblongue*



*grêles et une queue très ridée. Les glandes
tarsales sont petites, tandis que les métatarsales
sont abondantes. Le crâne ne distingue pas des
maxillaires étroits et allongés et des os nasaux
très courts. Le larmier est largement ouvert
et la fente lacrymale est large. L'os du
nasus postérieur n'est pas divisé par le vomer.
Le palage est fait de fines raies dures.*

André Barrette
La Présence

ARTS VISUELS

ANDRÉ BARRETTE

Caméra à l'épaule

DANY QUINE

Collaboration spéciale

■ Chez VU, André Barrette et Denis Farley présentent respectivement *Les rituels (parcours de chasse)* et *Paysages étalonnés*. Alors que celui-là s'adonne à une photographie narrative pleine de lyrisme, celui-ci offre des mises en scène techniques où le sujet observé est évalué dans sa relation avec l'observateur, c'est-à-dire le photographe lui-même.

Dès l'entrée dans la petite salle européenne du centre VU, on est saisi par l'atmosphère romantique exhalant des murs. Autour, des clichés noir et blanc d'une nature somnolente, blottie dans les étreintes d'une brume matinale, invitent à guetter tout remuement imprévu. À gauche, des lis d'eau, des potamots et quelques rubaniers flottants ondoient sur un ciel liquide...

André Barrette, photographe, coordinateur des espaces de production du centre VU et archer aguerri, trace le parcours rituel du chasseur à l'affût. Disséminées çà et là en quatre tableaux chronologiques, les images regroupées sous les titres « l'attente », « l'appel », « l'indice » et « la présence » invitent à prendre en chasse, silencieusement, l'animal absent. Pour notre plus grand bonheur, c'est donc la caméra à l'épaule que l'artiste a suivi les traces de sa convoitise.

Après « l'attente », voilà que je hèle la bête qui surgira peut-être. Devant, un lac tranquille serti dans son écrin de conifères réfléchit « l'appel ». Puis, le silence tombe à nouveau sur les ramures, les herbes et les toiles blanchies de quelques filiformes Pénélope qui, elles aussi, espèrent.

Entre les fougères et les mélèzes, je cherche « l'indice », guette « la présence » d'un mufle, d'un bois plat, d'un garrot au velours roux s'ébranlant

parmi les nymphées et les sagittaires. Mais pas un bruit ne trouble la forêt sinon la chant lointain d'une corneille qui s'éveille ou le souffle indicible de mon ombre glissant sur la tourbière. Décidément, voilà des photographies évocatrices et fort bien réussies.

**Barrette
trace le
parcours
rituel du
chasseur à
l'affût**